

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLÈGE JOLIETTE

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II) Collège Joliette, Vendredi 15 Février 1878. (No. 11

HISTOIRE DU CANADA

DISCOURS SUR LA CONQUÊTE⁽¹⁾

Monsieur le Président, Messieurs,

Je lisais, il y a quelques jours, le récit des exploits que nos pères ont écrits avec leur sang sur les feuillets de l'histoire. Je sentais en parcourant ces pages glorieuses mon sang s'agiter dans mes veines et mon cœur frémir d'enthousiasme. Saisissant ma plume, j'abandonnai le frein à ma pensée qui s'élança sur les lignes en versant à pleins bords les sentiments qui m'animaient. Ah ! n'est-il pas vrai que le Canadien aime à nourrir son esprit et son cœur des grands souvenirs, des traits sublimes qui émaillent les annales de sa chère patrie ? Avec quel légitime orgueil le Canadien ne pénètre-t-il pas dans le panthéon des gloires de son pays pour y contempler, dans une admiration recueillie, tous ces héros qui siègent sur des trônes immortels ! Quelle ardeur l'anime, lorsqu'il élève son regard respectueux vers leur front auguste ! Eh bien, Messieurs, c'est cet amour filial, c'est ce culte pieux de notre passé qui m'a inspiré la pensée de venir vous parler, ce soir, de l'héroïsme de nos pères. Ma voix est bien faible, mes accents sont bien languissants sans doute, pour chanter ce dithyrambe national, mais votre bienveillante indulgence me rassure et mes vœux les plus ardents seraient accomplis, si je réussissais à activer dans vos cœurs le feu du patriotisme canadien-français.

Plusieurs fois déjà, Messieurs, depuis 1629, l'Angleterre avait inutilement tenté la conquête du Canada.

Profondément humiliée de ses échecs successifs, la fière Albion se décida à tenter un effort suprême. C'était peu pour cette nation orgueilleuse d'avoir enlevé à la France l'empire des mers, elle rêvait une suprématie coloniale universelle. Le Canada, poste important pour le commerce britannique, excitait au plus haut point les convoitises de l'Angleterre. Avec quels sombres transports de rage elle lançait son œil jaloux sur ce coin de l'Amérique où dominait la France ! Dût-elle sacrifier ses plus belles flottes et le plus pur sang de ses enfants, elle écrasera sa rivale abhorrée. Seule elle prétend posséder ce continent nouveau dont les richesses fantastiques allument son insatiable cupidité.

C'est en 1755 que, lancés des bords de la Tamise, des bataillons innombrables vinrent s'abattre sur notre Canada comme une nuée de corbeaux affamés. Mais que faisait pendant ce temps la France pour sa fille d'Amérique ? La France, ah ! elle n'était plus la France du passé. Un roi fainéant occupait le trône antique de Clovis et de Charlemagne : Louis XV, au milieu d'un troupeau de vils courtisans, d'adulatrices hypocrites, ne savait que rechercher les plaisirs, abandonnant les intérêts de son royaume et laissant le trône inondé d'un philosophisme sceptique qui, d'abord mince filet d'eau, devait avant cinquante ans, devenu torrent impétueux, emporter dans sa vague immonde et le sceptre et l'autel.

Les supplications d'hommes encore puissants, vrais amis de la gloire de la monarchie, parvinrent enfin à toucher Louis XV. Les regards du voluptueux monarque se tournèrent un instant vers la Nouvelle-France d'où plus de 75,000 Français tendaient vers lui une main suppliante. Des secours furent promis au Canada et c'est dans l'été de 1755 que Montcalm, accompagné d'illustres officiers, tels que Lévis, Bougainville et Bourlamaque, débarquait à Québec avec deux bataillons. Au milieu du sombre avenir qui la menaçait, la Nouvelle-France vit briller un rayon d'espoir. Le se-

(1) Prononcé à l'Académie St-Etienne (séance publique du 2 janvier 1878).

cours envoyé par la mère-patrie était faible sans doute ; c'était à peine une poignée de soldats, mais tous étaient des braves, décidés, comme le disait leur vaillant chef, à s'ensevelir sous les ruines de la colonie. C'était bien le sort que l'avenir leur réservait, car, malgré leur petit nombre, ces valeureux soldats devaient être les seuls, les derniers champions de la cause nationale. Louis XV, à qui une nouvelle demande de renforts avait été transmise, avait laissé tomber de ses lèvres ces lâches et méprisables paroles : " Que m'importent à moi, quelques arpents de neige par delà l'océan ? " Le Canada était abandonné, la France allait perdre le plus beau joyau de son diadème colonial.

La puissante Angleterre avait au service de son ambition des forces redoutables qu'elle déploya autour du Canada, comme un cercle immense dont Québec était le centre : cercle de fer qui, toujours se rétrécissant, devait bientôt broyer notre patrie dans ses étreintes cruelles et enchaîner sa liberté. Trop faible pour empêcher l'ennemi de franchir sa frontière, la Nouvelle-France avait placé ses quelques défenseurs aux portes de sa capitale. Elle ne prévoyait que trop le sort fatal qui l'attendait, mais, avant d'expirer, elle a fait d'héroïques efforts, son agonie a été longue et sa vie chèrement donnée. Sous la conduite de Montcalm, l'armée française vole en triomphe d'Oswégo à William-Henry, pour venir sur les champs glorieux de Carillon se couvrir de nouveaux lauriers. Le léopard britannique, blessé et ruisselant de sang, traîne péniblement le poids de sa honte sur les lieux témoins de ses défaites. Le drapeau de la France déroule avec fierté ses plis triomphants ; l'étendard anglais, immobile et souillé, cherche en vain à cacher son humiliation. Mais les victoires de Montcalm lui coûtaient la vie de ses magnanimes soldats. Chaque triomphe éclaircissait les rangs de sa vaillante armée qui en était réduite à quelques braves. Les troupes anglaises, au contraire, recevaient chaque jour des renforts ; un soldat tombé trouvait dix remplaçants. L'Angleterre était prodigue du sang de ses fils ; elle voulait à tout prix que le Canada lui appartint. Elle atteignit son but. Nos aïeux succombèrent, mais leur chute fut glorieuse : l'héroïsme fut leur suaire et l'admiration de la postérité constitue leur impérissable mausolée.

Arrêtons un moment nos regards sur les émouvantes péripéties du grand drame qui va s'accomplir. L'heure va sonner où le Canada doit mourir à la France. Couvert de dévastations et chancelant sous ses héroïques blessures, il cédera dans une lutte trop inégale : les plaines d'Abraham laisseront échapper son dernier soupir libre et français. Depuis longtemps l'Anglais s'épuise en inutiles efforts devant Québec, depuis longtemps des hordes barbares promènent le meurtre et

l'incendie dans l'immense région qui entoure la capitale, et la fière cité tient toujours. Désespérant d'emporter la place par la force, Wolfe appelle la ruse à son aide. Par ses ordres la flotte lève ses ancres et remonte le fleuve ; les troupes anglaises, profitant de la nuit, se glissent dans leurs chaloupes qui les déposent sur la rive. À l'aurore 8000 hommes, débarqués à l'Anse-au-Foulon, se trouvent rangés sur les plaines d'Abraham. Trop tard le stratagème est découvert ; on court prévenir Montcalm qui, rapide comme la flèche, vole en un instant au devant de l'ennemi. Que va faire ce lion ? va-t-il se précipiter sur les Anglais deux fois supérieurs en nombre ?... Un instant il réfléchit, mais le génie, ce jour-là, avait déserté son front : il commande l'attaque.. Un long ruban de feu sillonne tout le front des lignes anglaises et françaises, le canon vomit le fer et la mort ; une mêlée affreuse s'engage. Montcalm est partout, excitant l'ardeur de ses soldats par la parole et par l'exemple. En héros, il se multiplie ; le danger le retrouve toujours, ses exploits ne se comptent pas. Déjà la victoire opiniâtement disputée et longtemps indécise semblait pencher définitivement du côté de la France, lorsque soudain une clameur immense, incomparable retentit de toutes parts, dominant le sinistre sifflement des balles et les bruits assourdissants de la bataille : Montcalm est blessé !... Quels frissonnements douloureux durent agiter les vieux échos des plaines d'Abraham à cette exclamation déchirante ! Qu'ils durent frémir dans leur antique poussière les héros tombés depuis des siècles pour la défense du Canada !

Cependant, Messieurs, tandis que, au champ d'honneur, les derniers et héroïques Français trempent dans leur sang ce drapeau qu'ils ne peuvent plus défendre, Montcalm, dans sa tente, n'a plus qu'un souffle de vie. On l'avertit que bientôt il va rendre au Dieu des combats son âme courageuse : " Tant mieux, répond-il, je ne verrai pas la prise de Québec." Il comprenait le guerrier grand homme que dans sa mort s'exhalait le dernier soupir de la colonie. Tout-à-coup son grand œil s'illumine, un éclair jaillit sur le calme de sa majestueuse figure, sa bouche s'entr'ouvre..... Montcalm n'est plus !..... Son cadavre seul est là, drapé dans sa noble et redoutable fierté. O Montcalm ! dors ton glorieux sommeil, couronné des lauriers, de la victoire, couché dans les plis de ton héroïque drapeau. Ta mémoire sera éternelle comme tes exploits.....

C'est sur ce tombeau, Messieurs, que je m'arrête. La nouvelle France va expirer et je suis trop inhabile pour peindre toute l'imposante horreur de ce dernier déchirement. Mais avant de fermer les yeux sur ces pages funèbres de notre histoire, avant d'abandonner ce bouquet de noirs cyprès qui abritent les cendres

glorieuses du vainqueur de Carillon, du magnanime vaincu d'Abraham, comme je voudrais de mon humble parole faire un burin puissant pour graver en traits indélébiles dans votre mémoire et sur vos cœurs que c'est l'UNION qui rendit nos pères si forts et si redoutables. Oui, Messieurs, nos aïeux n'étaient qu'une poignée de Français, mais ils faisaient trembler Albion, parce qu'ils marchaient au combat et à la victoire en se tenant par la main. Eh bien ! sachons donc, nous aussi, Canadiens de la présente génération, sachons nous tendre mutuellement une main fraternelle et amie ; jurons d'être unis comme nos pères et cimentons cette union sainte et indissoluble sur le tombeau du brave entre les braves, de l'immortel Montcalm.

JOSEPH THÉRIAULT — (*Philosophie*).

MORT DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX

Le 7 février 1878 sera inscrit comme une date lugubre dans l'histoire de l'Eglise. C'est en ce jour de funèbre mémoire que l'illustre, saint et bien-aimé Pie IX s'est endormi dans le Seigneur. Aussitôt que la douloureuse nouvelle eût été pleinement confirmée, une consternation muette se peignit sur tous les visages, des pleurs jaillirent de tous les yeux, une tristesse navrante s'empara de tous les cœurs. Il semblait qu'un rouage indispensable à la marche du monde venait tout-à-coup de disparaître : deux cents millions d'hommes se trouvaient orphelins !..... Jamais peut-être un deuil aussi profond, aussi universel ne s'étendit sur la terre. Ah ! si Dieu n'avait fait luire sur la route du chrétien l'étoile divine et inextinguible de l'espérance, on frissonnerait d'épouvante à l'aspect de l'avenir ! L'impiété règne en maîtresse sur la majeure partie du globe ; partout l'Eglise est entravée dans son action par des gouvernements hypocrites ou complètement hostiles ; partout sa mission de paix, héritage éternel de son divin Fondateur, se trouve paralysée par les aveugles fureurs de la discorde ; les élans les plus sublimes de sa charité rencontrent une indifférence glaciale ou une haine monstrueuse ; les innombrables adeptes du scepticisme froid et railleur ou de la négation absolue repoussent avec dédain son enseignement infaillible.

Il semble à nos pauvres yeux mortels que la condition critique de la société contemporaine nécessitait la prolongation indéfinie des jours de cet homme incomparable, autre Moïse dont les supplications irrésistibles arrêtaient le bras de Dieu prêt à foudroyer le monde. Habités à voir

la barque de Pierre dirigée par la main de ce pilote expérimenté, les enfants de l'Eglise affrontaient sans crainte, sous la conduite de ce chef invincible, les plus affreuses tempêtes.

Son œil calme, la douce sérénité empreinte sur sa figure animait les timides et centuplait le courage des forts ; un regard de Pie IX enfantait l'héroïsme ; sa voix, tantôt tendre et paternelle comme un écho céleste, tantôt vibrante et formidable comme un éclat de foudre, rassurait ses enfants et faisait trembler ses ennemis ; sa main toujours levée pour bénir ne saisissait qu'à la dernière extrémité le glaive de la justice ; son cœur magnanime, assez vaste pour embrasser le monde entier, saignait à la vue de la brebis égarée et accueillait avec des transports inénarrables le retour du prodigue ; et ce front majestueux, unique dans sa resplendissante beauté, qui pourrait en perdre le souvenir ? Tous ceux qui ont eu le bonheur de contempler ces traits augustes illuminés d'un reflet divin, en conservent dans leur cœur l'empreinte ineffaçable. Pie IX, debout sur le roc symbolique, se dressant comme une affirmation, comme un défi au milieu du déchaînement des passions humaines, représentait cette tour aux assises inébranlables qui se rit de la fureur des flots et voit les vagues courroucées retomber inertes à ses pieds. Jamais homme ne s'éleva si haut, jamais Pape n'eut un règne aussi long, aussi glorieux.

Et voilà que tout-à-coup ce grand Pontife disparaît, au moment où sa vie semble être la seule digue capable de contenir le débordement du mal ; voilà que soudain elle se tait la voix du Docteur des nations, au moment où, seule, elle semble avoir assez d'autorité pour commander au torrent révolutionnaire d'arrêter ses ravages. La mort, depuis longtemps impatiente, guettant sans relâche cette proie auguste, a pu enfin accomplir son œuvre. Pie IX n'est plus !..... Il vient de s'envoler dans le sein de Dieu celui que, de son vivant, l'univers entier proclamait immortel !...

Adorons les desseins impénétrables de la Providence ; pleurons, prions, mais gardons-nous de nous laisser abattre ; ... Dieu veille sur son Eglise. Du haut du ciel, le saint Pontife l'anima de son esprit, l'éclairera de ses inspirations. Pour elle il sacrifia tous les instants de sa longue carrière, pour elle fut sa pensée suprême. Conservant jusque dans les bras de la mort la pleine possession de cette magnifique intelligence qui a rayonné au milieu des ténèbres modernes comme un phare radieux, Pie IX, à demi-glacé, a laissé tomber de ses lèvres mourantes ces paroles : « JE VOUS CONFIE L'ÉGLISE QUE J'AI TANT AIMÉE » ; testament sublime qui résume dans son éloquente et admirable concision toute la vie du grand Pape. Rassemblés autour de la couche mortuaire de leur chef vénéré, les

Cardinaux ont recueilli avec son dernier soupir cette recommandation suprême.

Appuyée sur un oracle divin, protégée par les prières de Celui qui fut si longtemps sa gloire et son rempart, l'Eglise n'a rien à redouter. Ce ne sont point les vains calculs ni les impuissantes combinaisons des petits politiciens du jour qui arrêteront sa marche ou retarderont son triomphe. Ils passeront comme ceux qui les ont précédés et l'Eglise subsistera, forte et immuable, jusqu'à la consommation des siècles.

Enfants dévoués de Pie IX, admirateurs enthousiastes du grand Pontife que l'univers catholique vient de perdre, nous n'avons pu nous empêcher d'unir notre humble voix aux gémissements de douleur qui éclatent sur toute la surface de la terre ; nous avons voulu, nous aussi, verser quelques larmes sur cette tombe illustre encore ouverte, sur cette dépouille glorieuse à peine refroidie. Qu'on nous pardonne la faiblesse de nos accents ; les sentiments catholiques de nos lecteurs suppléeront à ce qui nous manque pour traiter un sujet aussi relevé. La lyre chrétienne, d'ailleurs, s'emparera de cette vie sur laquelle nous n'avons pu jeter qu'un timide coup d'œil ; la chaire sacrée, de sa grande voix, déroulera les phases merveilleuses de cette existence qui semble tenir du prodige ; l'histoire fera connaître aux âges futurs les vertus héroïques, les luttes sans nombre, l'incomparable grandeur du saint Pontife, et la postérité pardonnera bien des hontes à l'époque contemporaine lorsqu'elle lira au frontispice de ses annales : SIÈCLE DE PIE-LE-GRAND.

LE TELEPHONE

(Suite et fin).

Comme dans le téléphone de Reiss, cet appareil expéditeur nouveau se compose d'une caisse devant laquelle l'opérateur chante ou parle, émet un son ou un bruit quelconque. Le son pénètre dans la caisse à l'aide d'une ouverture percée dans la paroi de devant. La paroi faisant face à celle-ci est constituée par un diaphragme mince en fer, qui vibre à l'unisson avec l'air contenu dans la caisse. Ce diaphragme se trouve à proximité du pôle nord d'un aimant permanent (1), qui porte à ce même pôle un rectangle de fer doux entouré d'un fil de cuivre isolé en communication avec

(1) On appelle aimant permanent un aimant qui possède constamment cette propriété qui n'est que passagère dans l'électro-aimant.

le fil de la ligne. L'aimant aimante le fer doux ; exerçant autour de lui son action magnétique, il attire le diaphragme en fer qu'il influence et par lequel il est influencé. Tout mouvement de ce diaphragme modifie donc l'état magnétique du rectangle. A chaque changement, cela équivaut à l'envoi dans le fil d'un courant induit (2) qui envoie cette modification à l'appareil récepteur. Celui-ci est identique à l'expéditeur.

Les courants magnétiques transportés dans les fils isolés entourant le rectangle de fer doux de l'appareil récepteur modifient, suivant leur intensité, l'action magnétique de l'aimant sur le diaphragme de fer. Celui-ci est donc plus ou moins attiré, suivant l'intensité du courant : il s'ensuit que le diaphragme de l'appareil récepteur va exécuter identiquement les mêmes mouvements que celui de l'appareil expéditeur ; en d'autres termes, il rendra identiquement les mêmes sons, munis de toutes leurs qualités. Comme on le voit, la parole même peut être transmise au moyen de cet appareil. Il est susceptible d'utiles applications, dont on pourra profiter pour l'agrément du public.

A l'aide du téléphone, désormais les orateurs éviteront de s'égosiller inutilement : ils feront entendre leurs discours en divers endroits à la fois. Mais le prestige, exercé par la parole d'un homme respecté, ne se perdra-t-il pas si l'orateur est invisible ? Le public accordera-t-il la même attention à une voix sépulcrale sortant d'un orifice placé au milieu de l'auditoire qu'à un homme dominant la foule par l'autorité de son geste et de son regard ? Voilà une objection qui paraît bien sérieuse ; elle l'est, en effet, mais on pourrait l'éviter aisément. Il suffirait, pour cela, de déguiser un homme payé à cet effet, de façon à le faire ressembler à l'orateur à s'y méprendre ; vu l'adresse de messieurs les posticheurs, ce stratagème semble être chose facile.

Cet homme de paille, suivant le sens des paroles apportées par le téléphone, ferait des gestes appropriés à la circonstance et semblerait débiter le discours. Cette manière de faire pourrait cependant offrir certains inconvénients. Si, par exemple, le public, prenant une pause pour un intervalle laissé par l'orateur pour l'applaudir, couvrirait la voix du téléphone de ses applaudissements, il pourrait en résulter de la confusion dans l'esprit du public qui courrait grand danger de perdre le fil du discours. Il y a là un élément de désordre dont les adversaires de l'orateur ne manqueraient certes pas de profiter. Si l'appareil venait à se déranger pendant le discours (ainsi que le ferait la rupture du fil conduc-

(2) On appelle courant induit un courant électrique développé dans un conducteur à l'état neutre par l'influence d'un aimant ou d'un courant électrique passant à proximité. Le caractère de ces courants induits est d'être instantanés, ils ne durent qu'un temps inappréciable et se manifestent au moment où le courant inducteur s'établit et au moment où il cesse, ou quand on approche ou qu'on éloigne l'aimant.

teur), la voix de l'orateur ne parviendrait plus à l'auditoire ; le public, impatienté de ce brusque silence, aurait l'occasion de se fâcher.

Dans le même ordre d'idées, le téléphone vient offrir un secours immense au savant capable d'enseigner, mais trop timide pour oser prendre la parole devant un auditoire nombreux. Assis paisiblement devant un téléphone dans son cabinet d'études, ce savant pourra désormais utiliser les facultés dont la nature l'a doué et les connaissances qu'il a acquises par le travail, connaissances dont auparavant il ne pouvait faire part à ses semblables à cause de cette insurmontable timidité qui lui faisait perdre ses idées et le fil de son discours.

Un professeur ne devra plus se déranger pour donner son cours. Parlant chez lui devant un téléphone, il inoculera à ses élèves la science envoyée ainsi instantanément à plusieurs lieues de distance. L'étudiant retenu chez lui par une indisposition pourra néanmoins, à l'aide du téléphone, assister au cours de son professeur ; assis chez lui devant sa table de travail à côté d'un bon feu, il écouterait docilement la leçon qu'il ne veut ou ne peut, en personne, aller ouïr au local universitaire. Il est vrai que la facilité que cet appareil offrirait aux grévistes de l'étude forcerait bien vite les autorités académiques à le proscrire des auditoires : car n'est-il pas à craindre que bientôt le professeur trop savant ne parlerait plus que pour des téléphones ?

Le téléphone donnera probablement le coup de mort au télégraphe. On a tout lieu de croire qu'il coûtera moins cher d'établissement et d'entretien que n'importe quelle ligne télégraphique et permettra des communications plus sûres et plus rapides. Aux Etats-Unis, il fonctionne déjà à Philadelphie, à New-York et dans d'autres villes. Dans le même pays, on l'a utilisé dans un concours de tir, pour transmettre au local des tireurs les résultats des coups de feu envoyés aux cibles. Dans les mines mêmes, là où le télégraphe n'avait pu réussir à établir des relations entre le fond et la surface, le téléphone a été essayé et a réussi. On a pu communiquer très-distinctement à une profondeur de 670 pieds des avis et des ordres.

Malheureusement, comme toute médaille, le téléphone de M. Bell a son revers. Les courants qui le régissent sont très-faibles et sont influencés par les courants électriques qui passent dans leur voisinage.

Les inventeurs ont cherché à remédier à ce grand inconvénient, en substituant aux courants développés par le magnétisme des courants électriques proprement dits. Quoiqu'il en soit, les recherches continuent et la science est loin d'avoir dit son dernier mot à ce sujet.

L'idée mère du téléphone n'est pas neuve : rien de

neuf sous le soleil. M. Dumoncel, dès 1854, signalait déjà ce mode de correspondance. Mais entre l'idée et la réalisation de celle-ci il y a un abîme. Il a fallu le génie de M. Bell pour le combler et, quoiqu'il arrive, il conservera toujours l'honneur d'avoir, le premier, transmis la parole humaine à distance à l'aide de l'électricité.

REMERCIEMENTS

M. Aubin, président de l'Académie St-Etienne, nous prie d'insérer la motion suivante qu'il a proposée, à la séance du 14 février, et qui a été adoptée au milieu d'applaudissements enthousiastes :

« L'Académie St-Etienne est heureuse d'accomplir un devoir de reconnaissance en chargeant un de ses membres de remercier le correspondant de Belgique de la *Voix de l'Ecolier* du bienveillant intérêt qu'il témoigne aux élèves du Collège Joliette et de lui transmettre l'assurance que ses magnifiques lettres sont reçues avec une respectueuse et profonde gratitude. »

A l'issue de la séance, le bureau de l'Académie nous a fait parvenir, en même temps que le texte de la motion, la lettre ci-dessous, à laquelle nous ouvrons très-volontiers nos colonnes en nous associant de tout cœur aux sentiments qu'elle exprime.

Collège Joliette, 14 février 1878.

AU CORRESPONDANT BELGE DE LA « VOIX DE L'ECOLIER ».

Monsieur,

Si certains devoirs commandent des actes pénibles à la nature, combien d'autres sont agréables à remplir ! En effet c'est réellement avec un plaisir sincère que je me fais aujourd'hui l'organe des sentiments de mes confrères, en confiant à la *Voix de l'Ecolier* le soin de porter nos remerciements auprès de vous. Notre reconnaissance a peut-être été tardive dans son expression formelle, mais, croyez-le, au fond de nos cœurs, elle fut constamment vive et grande depuis le jour où, pour la première fois, au moyen de cette petite feuille, vous nous envoyiez quelques bonnes paroles.

Conseils, pensées religieuses, anecdotes, tableaux de mœurs et de fêtes de votre antique pays d'Europe ; tout, ici, est reçu avec joie et gratitude. C'est toujours avec impatience que nous attendons le moment de voir briller sur notre journal ce titre : « LETTRE DE BELGIQUE ».

Ne redoutez à l'égard de vos correspondances ni la longueur ni l'insuffisance du sujet, ne craignez qu'un trop long retard.

Il est beau de répandre au loin l'amour de la science, du devoir et de Dieu. En retour, nous ne pouvons qu'exaucer votre demande de mêler votre nom à nos humbles prières ; nous le faisons bien volontiers.

Cependant, comme compensation à votre peine, lorsque vos écrits paraîtront au milieu de nous, imaginez-vous notre bonheur et croyez nous entendre vous répéter, de même qu'à l'heure présente : mille fois merci !

UN ELÈVE.

INFORMATIONS DIVERSES

M. le Chanoine Lamarche, délégué par S. G. Mgr l'Évêque de Montréal pour la visite des maisons d'éducation de ce diocèse, est arrivé à Joliette le 10 février. Dès le lendemain a commencé l'inspection détaillée des différentes classes et ce travail, bien que prolongé pendant le temps des études, n'a pu se terminer que le 14, à midi. Le même jour, vers 2 heures P. M., la communauté au grand complet s'est réunie à la salle d'étude, où une adresse a été présentée par les élèves au digne représentant de Monseigneur, pour le remercier de la grande bienveillance avec laquelle il avait accompli sa mission. M. le Chanoine a répondu avec un tact parfait ; sa parole s'animant peu à peu, il a démontré, en termes excellents, les avantages inestimables de l'éducation chrétienne : " C'est sur la génération qui s'élève, a-t-il dit en terminant, que l'Église fonde ses plus belles espérances ; voilà pourquoi, Messieurs, on entoure votre jeunesse des soins les plus vigilants ; voilà pourquoi Monseigneur, notre chef, notre Pasteur à tous, s'intéresse si vivement à votre avenir. Travaillez sans relâche, car le travail est la condition du succès ; recueillez avec respect les enseignements que des hommes dévoués vous donnent chaque jour ; soyez dociles à leurs avis, observez ponctuellement le règlement de cette maison et Dieu vous bénira. "

Immédiatement après cette belle solennité, M. le Chanoine a quitté le Collège. Nous croyons interpréter le sentiment général en exprimant ici le désir de voir revenir encore au milieu de nous ce visiteur si bienveillant et si affable.

La *Voix de l'Écolier* publie avec une joie toujours nouvelle les noms des élèves qui se distinguent par leur conduite ou par leurs succès ; elle est heureuse d'annoncer aujourd'hui que, dans les examens passés devant M. le Chanoine Lamarche, la classe de Rhétorique a mérité la première mention.

Nous croyons devoir avertir nos abonnés que, par suite des demandes assez nombreuses qui nous arrivent, les dix premiers numéros de l'année courante sont presque complètement épuisés. A partir de ce jour nous augmentons le tirage de la *Voix de l'Écolier*, afin d'être en mesure de fournir des collections complètes du *second semestre* à ceux qui nous feront l'honneur d'en demander.

Les RR. MM. H. Coutu et J. O. Gadoury ont honoré le Collège de leur visite durant la dernière quinzaine.

Le Collège Joliette qui a toujours professé la plus profonde vénération pour la personne auguste de Pie IX Pape et Roi, s'est associé avec un douloureux et filial empressement au deuil de l'Église. Dimanche, 10 février, la nouvelle de la mort du Saint-Père ne pouvant plus être révoquée en doute, la communauté s'est réunie à la chapelle pour réciter en commun l'Office des Morts ; le 15 février un service solennel a été célébré pour le repos de l'âme de l'illustre et bien-aimé Pontife.

LISTE DES ÉLÈVES DONT LA CONDUITE A ÉTÉ EXCELLENTE PENDANT LE MOIS DE JANVIER 1878.

COURS CLASSIQUE.

Philosophie. — O. Lacasse, J. Deschênes et A. Boucher, Ste-Elisabeth ; C. Dugas et F. Dugas, St-Liguori ; T. Plante, St-Gabriel ; J. Pariseau et P. Lamarche, St-Esprit ; N. Bourgeois, St-Ambroise ; M. Cavanagh, Rockville, Conn.

Rhétorique. — M. Tellier et J. Parent, Ste-Mélanie ; A. Dugas, Chertsey ; W. Ferland, Pembroke ; P. Chartrand, Montréal ; M. Hamelin, St-Gabriel ; A. Morin, St-Jacques.

Belles-Lettres. — J. Landry et E. Fleury, St-Ambroise ; N. Prévaille, St-Alphonse ; E. Lessard et A. Durand, St-Jean-de-Matha ; E. Foucher et F. X. Desnoyers, Montréal ; J. Magnan et A. Lavallée, Berthier ; O. Joly et D. Desrosiers, Ste-Elisabeth ; T. Dugas, Chertsey ; N. Delorme, St-Jacques ; F. Lavallée, St-Norbert ; J. Mercure, Ste-Julienne ; J. Beaudoin, Joliette ; L. Sylvestre, Ile Dupas.

Méthode. — A. Manseau, Drummondville ; A. Desrochers et A. Dugas, St-Jacques, E. Dufresne et E. Perreault, Joliette, L. Vigneault, St-Ambroise ; E. Laferrière, Berthier, S. Dandurand, St-Esprit.

Éléments. — R. Delfausse et O. Cornellier, Joliette, J. Brouillet, St-Thomas ; S. Rochette, St-Barthélemy ; J. Ferland, Lana-raie, R. Magnan, Berthier, C. Marcoux, St-Cuthbert ; A. Beaudry, St-Alexis, J. Molumby, Lanesboro, Mass.

COURS COMMERCIAL.

Quatrième Année. — (Classe d'affaires) F. X. Brûlé, St-Didace, O. Payette, St-Liguori.

Troisième Année. — O. Lavallée, Berthier ; E. Guibeau et J. Lavallée, St-Norbert, U. Chaussé, Joliette, J. Maxwell, St-Damien ; L. Laporte, St-Liguori, A. Boyce, St-Antoine ; D. Généreux, St-Ambroise, N. Poirier, St-Félix ; L. Robillard, St-Thomas, H. Desrochers, St-Jacques.

Deuxième Année. — L. Perreault, St-Paul, A. Lafortune, Joliette ; W. Asselin et P. Lavallée, St-Norbert ; A. Bertrand, Ste-Julienne, E. Brault, Montréal, O. Landreville, St-Jacques, L. Brouillet et A. Paquin, L'Assomption.

Première Année. — E. Champagne, Berthier ; G. Gill, St-François-du-Lac ; O. Casaubon, Ste-Elisabeth ; J. Desmarais, Joliette ; N. Dupuis, Gervais, Orégon ; L. Boucher, Holyoke, Mass.

Les Messieurs dont les noms suivent nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement :

Les RR. MM. E. Frenette, Ptre, Directeur du Collège de Ste-Anne ; F. T. Prud'homme, Curé, L'Épiphanie ; E. Casaubon, Curé, St-Joseph-du-Lac ; H. Coutu, Curé, St-Donat ; D. Piché, Vicaire, Berthier ; C. Forest, S. D. Collège Joliette.

MM. O. Beauséjour, St-Ambroise ; M. Desrochers, St-Jacques ; P. Denis, Belleville, Ont. ; M. David, Montréal ; Ch. Coutu, St-Elie ; A. Richard et J. Bertrand, étudiants au Collège de Ste-Anne.

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite.)

La voiture type à Rio, celle qui est la plus répandue, est le cab à deux roues ou le petit tilbury dont je viens de parler : l'on s'y installe à côté du cocher, souvent propriétaire, quelquefois nègre et toujours sans tarif. Libre à vous, étranger, de discuter avec lui le prix en portugais ! Mais ce n'est pas tout : modèles de suspension, ces petits véhicules ne connaissent pas d'obstacles et ne modèrent jamais leur allure : ils coupent en tous sens les rails des tramways, ne respectent pas les trottoirs, peu les piétons et vous balottent au plaisir. S'il est quelque fossé ou solution de continuité dans le pavement des rues, le conducteur se donne un grand air d'importance, ramasse ses rênes, vous regarde, chasse la mule qui franchit au galop... et la voiture passe à la grâce de Dieu, retombant pile ou face, mais le plus souvent face. C'est on ne peut plus amusant quand ce n'est pas très-dangereux. Heureusement, on peut souvent se passer de ce moyen de locomotion ; car le Brésil est vraiment la patrie des tramways : on les rencontre partout. Ils marchent avec une régularité parfaite, et l'on ne peut que s'incliner devant la haute façon dont est comprise leur administration. Rio, d'abord, puis Buenos-Ayres et New-York sont les trois villes du monde qui en contiennent le plus. Leurs voitures sont attelées de fortes mules que nègres et mulâtres manœuvrent avec une remarquable adresse. Coquettement installées et construites, ouvertes, fermées, pour fumeurs, pour non fumeurs, se suivant sans intervalle appréciable, elles roulent sur double voie partout et souvent toute la nuit. Elles devaient obtenir un immense succès dans une ville où la chaleur et le pavé rendent la marche pénible, où l'habitant, naturellement mou, aime à se faire ramasser et conduire.

Aussi ces omnibus sont-ils remplis d'échantillons de toutes les classes de la société : l'on y coudoie des négresses comme des ambassadeurs. Mais que les gens économes et rangés ne s'imaginent pas d'y monter quand la distance n'en vaut pas la peine ; car le système adopté est le prix uniforme, quoique minime, sur tout le parcours, lequel embrasse parfois jusque huit et dix kilomètres. Ce système est-il le meilleur ? Je l'ignore ; mais les entrepreneurs des tramways de Rio font de brillantes affaires ; ainsi les actions primitives de la principale section, émises à 500 francs, valent aujourd'hui 2500, donnant un intérêt moyen de 168 p. c. à leurs joyeux mais rares détenteurs.

Quoique ces chiffres soient assez éloquents par eux-mêmes et me dispensent d'en citer d'autres, à ceux qu'intéresseraient les profits que peuvent faire, à dix sous la place,

quelques-unes de ces lignes, je dirai que cette même société, qui en exploite trois, bénéficie chaque jour d'une moyenne de sept à huit mille francs, et les dimanches et fêtes de douze à treize mille.

On le voit, d'après la peinture sévère, mais fidèle, qui vient d'en être faite, la capitale de l'Empire n'offre pas, en elle-même, toutes les ressources ni tous les agréments qu'on serait en droit d'en attendre. On y remarque sans doute des monuments clair-semés et nombre de jolies églises ; mais, sauf quelques anciens couvents, ces monuments n'ont rien, dans leur ensemble ni dans leurs lignes, qui attire particulièrement le regard ou captive spécialement l'attention.

D'autre part, au contraire, partout où l'architecte a confié à la nature prodigue et au sol généreux la réalisation de ses plans, les plus petits ouvrages sont devenus des chefs-d'œuvre, et l'on ne peut se défendre d'une réelle admiration devant tous ceux où la végétation joue le principal rôle. Parmi les squares et jardins, d'ailleurs trop rares dans l'enceinte même de la ville, se trouve un parc d'une dizaine d'hectares seulement, qui, sous le modeste nom de *Passeio publico* [promenade publique], s'est acquis, à bon droit, une grande célébrité. Ce n'est, d'un bout à l'autre, qu'une immense serre à ciel ouvert où se pressent, dans un ordre parfait, les plus riches comme les plus rares produits de la végétation des Tropiques : le parc est dessiné à l'anglaise, agrémenté de pelouses, pièces d'eau, ponts et canaux, et pourvu de bons chemins sablés, aboutissant à une terrasse sur la mer. Le palmier-nain, le palmier-éventail et mille autres plantes indigènes forment, sur les gazons, les plus riches bouquets ; et, comme si ce n'était point assez de ce ravissant coup-d'œil, des autruches, des casoars et d'autres animaux bizarres, mais familiers, errent curieux à vos côtés, semblant des promeneurs qui partagent avec vous les enivrements du grand air et de la liberté.

C'est encore cette végétation luxuriante qui fait le principal charme des faubourgs et des environs de Rio. Là, les allées sont toutes bordées de palmiers, de manguiers, d'orangers ou de bananiers ; les bambous forment de gracieux bouquets et de jolis berceaux à l'entour de villas qu'enlacent ou recouvrent des fleurs et des plantes de mille espèces ; entr'elles se distingue avant tout la feuille rouge du *Papagaio* [perroquet].

Et que dire de l'endroit qui paraît, à lui seul, résumer toutes ces merveilles et les étale sur une vaste superficie dans un des sites les mieux choisis des environs ? C'est le Jardin Botanique. On suit, pour s'y rendre, un délicieux parcours dans de profondes vallées qui, de la baie, vont rejoindre la mer. Ce jardin tant vanté et d'ailleurs soigneusement entretenu offre tout d'abord au regard deux grandes allées de palmiers qui se coupent à angle droit. Plantées de dix en dix mètres, ces 200 immenses colonnes, qu'on dirait taillées au ciseau mesurent au delà de cent pieds d'élévation chacune, et rien ne contrarie leur parfaite régularité. Quoique peut-être un peu froid, le coup d'œil est imposant, grandiose et, j'en crois, unique au monde. Citons encore une avenue d'arbres dont le nom m'échappe, mais qui ressemblent à de grands citronniers et qui, jusqu'à quelques mètres du sol, poussent leurs racines dehors. Rien de curieux comme de voir ces dernières, à claire-voie

ou roulées en spirales, porter l'arbre ainsi suspendu. Il y a aussi le labyrinthe de bananiers, cette plante si prodigue de fruits dont une feuille suffit à cacher un homme debout, et les grands faisceaux de bambous de soixante pieds de haut, qui, sous le souffle des vents, produisent une étrange et sauvage musique. Enfin, d'autres essences heureusement combinées complètent l'ensemble du jardin, et en font un lieu de promenade aussi charmant qu'instructif.

Telles sont, en quelques mots, les ressources de la ville pour l'étranger qui ne se soucierait pas de s'y arrêter, c'est-à-dire de s'y créer des relations ; mais, comme le seul moyen de juger d'une société est d'y entrer et d'y vivre, je me serais bien gardé, quant à moi, d'en négliger les occasions. A première vue, la chose paraît facile, étant donnée la réputation d'hospitalité qu'on prête aux peuples de l'Amérique du Sud, et qu'ils méritent, en effet, quoiqu'avec certaines restrictions ; car, pour ne citer que le Brésilien, plus directement en cause dans le sujet qui nous occupe, je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'il est aussi peu enclin à admettre l'étranger dans son intérieur, à la ville, que large et grandiose dans sa façon de le recevoir au milieu de ses immenses plantations. Quels qu'en soient les motifs [et je crois, pour ma part, en avoir saisi quelques-uns], le fait existe et durera, je pense. Raison de plus, pour celui à qui sa bonne étoile a fait franchir l'obstacle, de s'en féliciter et d'être reconnaissant à ceux dont l'influence ou la haute position a fait tomber devant lui les barrières de la vie d'intimité et de coterie. Une fois admis dans une famille, on en fait désormais partie, et l'on y trouve l'abandon et la cordialité vraie de ces braves planteurs qui, dans leurs terres, vous reçoivent si bien qu'on ne les quitte jamais sans regrets. Une aimable causerie et le plus souvent la musique font les frais généraux de ces réunions intimes, l'on y trouve mille occasions de constater le caractère un peu vaniteux peut-être, mais, en général, « bon enfant, » de ce qui compose, à proprement parler, la société de Rio.

Il est évident que, dans son idée, le Brésilien ne se croit nullement en retard sur l'Europe ; et, de fait, extérieurement du moins, il commence à en prendre follement les modes et les mœurs, alors même qu'il s'en trouve la première victime : témoins la redingote noire et le chapeau de soie dont il s'affuble à toute heure de la nuit et du jour, en dépit du soleil, de la poussière et du climat. L'on regrette de voir ainsi le cachet propre de chaque pays se perdre jusque dans ses moindres détails, au seul profit de l'absurde loi du nivellement universel ! De même, le parapluie est devenu l'accessoire obligé de tout homme qui se respecte. Il n'a cependant que rarement à le préserver de la pluie ; en revanche, il lui sert presque constamment d'abri contre le soleil ; alors, pourquoi abandonner aux nègres l'usage du joli parasol qu'on portait autrefois ?

D. R.

(A continuer.)

Vient de paraître

A

l'Atelier typographique de la *Voix de l'Ecolier* du Collège Joliette :

MANUEL

de la

CONFREMERIE DU CŒUR DE JESUS

En faveur des

SAINTES AMES DU PURGATOIRE

A l'usage des Collèges et Pensionnats

Ce nouveau recueil, approuvé par S. G. Mgr l'Evêque de Montréal, forme un joli volume de 272 pages, renfermant outre le PETIT OFFICE DE LA B. V. MARIE, l'OFFICE DES MORTS et le PETIT OFFICE DE L'ANGE GARDIEN, un choix complet des prières et des pratiques les plus propres à nourrir la piété des jeunes gens.

PRIX { Relié en toile..... 25 CENTIMS.
Relié en cuir..... 30 " "

Une réduction de 20 pour cent est accordée aux Maisons d'éducation pour toute commande excédant une douzaine d'exemplaires.

Adresser les demandes au PROCUREUR DU COLLEGE JOLIETTE.

Frais d'expédition à la charge des destinataires.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

DIRIGÉ PAR

Les Clercs de Saint Viateur

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS :

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

| | |
|--------------------------------|--------|
| Enseignement et pension | 100.00 |
| Lit, lavage, raccommodage..... | 18.00 |
| Usage d'un pupitre..... | 1.00 |
| Leçons et usage du piano..... | 20.00 |

" LA VOIX DE L'ECOLIER "

DU COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.